

## Dantec/Houellebecq : le Temps des Prophètes ?



L'un se réclame de Nietzsche, l'autre de Schopenhauer. Au-delà de tout ce qui les oppose, Maurice Dantec et Michel Houellebecq partagent néanmoins une certaine conception prophétique de la littérature.

par David Rabouin

Dantec et Houellebecq sont sur un Plateau. Par exemple, de télévision. Ils se jettent à l'eau. Qu'est-ce qui reste ? Ne nous laissons pas pincer, à répondre trop vite, par la main invisible du Marché qui les réunit et, en conséquence, les assigne à résidence : ce sont des résistants, des provocateurs, des sortes de virus – pour reprendre une métaphore de Dantec – dans la machine infernale de la logique marchande. Ils gênent, ils sont censés nous gêner : on aurait tort de se priver du spectacle. D'ailleurs, ils ne rougissent pas de le donner : « L'écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle », rappelle Dantec, « devra apprendre à devenir lui aussi une icône électronique, une icône pop ». Soit, mais à supposer qu'on ne partage pas les valeurs véhiculées par ce système marchand, à supposer qu'on soit déjà un peu de leur côté et qu'on ne trouve pas très original, ni très gênant, de le proclamer, cela ne nous aidera guère à comprendre ce qui les réunit vraiment.

Ils resteront face à face. D'un côté, un auteur de cyber-polars déjantés où se croisent schizophrènes, neuromatrices et cyberpunks amérindiens ; de l'autre, un écrivain de facture plus classique, sensible à l'absurdité de l'existence humaine – bref, puisque nous en sommes à poser des étiquettes : un « existentialiste » dans la plus pure tradition du genre. L'un se réclame de Nietzsche, l'autre de Schopenhauer. L'un ne jure que par les « machines désirantes », l'autre a en haine le désir. L'un porte tous les espoirs de la révolution cybernétique, l'autre la couvre de ses sarcasmes, etc. Comment, dans ces conditions, les regrouper autrement que sous l'idéologie post-situationniste, qui sert désormais de bonne conscience à la plupart des acteurs de la Société du Spectacle ?

La réponse est plus complexe qu'il n'y paraît : car si ces auteurs semblent avoir en commun une certaine analyse des maux de notre société « marchande » (et de ce qu'un écrivain doit en dire), même s'ils

sont assurément en désaccord sur les remèdes, c'est qu'ils s'entendent déjà sur une certaine conception de la littérature. Qualifions-la d'un mot désormais grossier, qu'ils ont l'insigne courage d'utiliser l'un comme l'autre sans fausse pudeur : « métaphysique ».

Les lecteurs des *Particules élémentaires* ne seront pas surpris par ce terme. Ils se rappellent que le *Prologue* du roman retraçait les « mutations métaphysiques » qu'avait connues ou qu'allait connaître « l'histoire du monde », plaçant très clairement le récit qui suivait sous leur signe. Les lecteurs de Dantec seront peut-être plus étonnés, s'ils n'ont pas prêté attention aux nombreuses déclarations de leur auteur. Ils se rappelleront, pourtant, qu'un personnage de *Babylone Babies*, l'écrivain Boris Dantzik (Maurice Dantec ?), commentait le journal de Marie Zorn en ces termes : « ils devinent sans le savoir les contours de la prochaine mutation », ce qui provoquait dans l'esprit de Toorop, le mercenaire protecteur de Marie, « des tentacules de questions dans toutes les directions métaphysiques ». Mais l'affaire n'est devenue vraiment claire qu'avec la parution du *Théâtre des opérations*, « journal métaphysique et polémique ». Dantec y décrit d'ailleurs le choc éprouvé à la lecture de son *alter ego*, Houellebecq : « un des tout premiers auteurs français à comprendre un tant soit peu les délicats rapports qu'entretient l'homme avec ses productions les plus complexes, les sciences, et les plus secrètes, notre sexualité – même s'il est entendu qu'il est « en total désaccord avec ses prédicats philosophiques, et, par conséquent, avec ses conclusions ». De fait, la proximité de thème de *Babylone Babies* et des *Particules élémentaires* est troublante : nous sommes à l'orée d'une mutation métaphysique, liée au croisement imminent de la physique quantique et de la génétique, qui va conduire à rien moins qu'à l'abolition de l'Homme. On comprend donc, selon les mots de Dantec, que « l'écrivain ne peut se concevoir autrement que comme une usine métaphysique » (et de préciser : « un laboratoire de manipulation transgénique dont le terrain d'expérience est la vérité elle-même, c'est-à-dire l'organisation systémique des illusions qui nous protègent du Néant »).

Voilà qui est finalement beaucoup plus intéressant, comme toujours, que les thèses mises face à face. Nos deux auteurs, on ne l'a pas assez remarqué, remettent au goût du jour une conception qu'on aurait pu croire obsolète et intenable en cette fin de millénaire résolument *post-moderne*, celle du roman « philosophique ».

Certes, on se tromperait lourdement à faire de Houellebecq et Dantec des héritiers des Lumières et



**Dantec et Houellebecq sont bien des prophètes. Ils attendent et annoncent quelque chose de profondément nouveau.**

des apôtres de la Raison, même critique. Quelle est donc cette « philosophie » dont ils font un roman ? Retour au *Prologue des Particules élémentaires* : « A l'époque où vécut Djerzinski, on considérait le plus souvent la philosophie comme dénuée de toute importance pratique, voire d'objet. En réalité, la vision du monde la plus couramment adoptée, à un moment donné, par les membres d'une société détermine son économie, sa politique et ses mœurs » (même définition, d'ailleurs, pour les « mutations métaphysiques »). La philosophie n'est donc pas quelque amour antique de la sagesse : elle est, plus simplement, une « vision du monde adoptée par le plus grand nombre » (version Dantec : « l'organisation systémique des illusions qui nous protègent du Néant ») – bref, une *idéologie*, comme on disait naguère, avant qu'il ne soit devenu encore plus grossier de prononcer ce mot.

Cette posture, loin de s'appuyer sur une philosophie triomphante, repose donc d'abord sur la nostalgie de son retrait. Pour reprendre une formule de Houellebecq : « entre le réductionnisme mécaniste et les naïseries *New Age*, il n'y a plus rien » – et c'est bien d'ailleurs entre ces deux pôles, dans ce rien angoissant, qu'évoluent ses deux personnages, Michel et Bruno. Dantec, pourtant fervent disciple de Deleuze, n'a pas de mots plus armés pour les « soi-disant philosophes » et dresse à peu près le même constat : « Voilà la question [« l'homme, pour quoi faire ? »] qu'aucun homme de science ne veut encore se résoudre à affronter (et je ne parle pas des soi-disant philosophes) alors que c'est là que tant d'autres se résolvent. » Bref, si Dantec et Houellebecq investissent la place de la Philosophie (la vraie, celle de Kant, Schopenhauer, Nietzsche, etc.), pas celle des « soi-disant philosophes », c'est parce que cette place est supposée vide et qu'il leur semble urgent, à l'approche de la prochaine « mutation », de la combler.

Position instable : hors de question, d'un côté, d'appuyer ce nouveau roman en manque de « métaphysique » sur une théorie constituée, au sens où existerait une analyse adéquate de l'état actuel de notre « civilisation » ; hors de question, de l'autre, d'aller jusqu'à proposer un nouveau système de valeurs qui se voudrait assuré. Comment tenir une posture « métaphysique » sur cette ligne d'équilibre ?

Houellebecq a, le premier, répondu à cette question redoutable pour expliquer sa conception de la poésie (mais dans une perspective qui valait aussi bien pour le roman qu'elle annonce) : « La poésie ne précède pas seulement le roman ; elle précède aussi, et de manière plus directe, la philosophie... Au fond, si j'écris des poèmes, c'est peut-être avant tout pour mettre l'accent sur un manque monstrueux et global (qu'on peut voir comme affectif, social, religieux, métaphysique ; et chacune de ces approches sera également vraie) » (*Lettre à Lakis Prognidis*, qu'il fau-

drait citer tout entière, comme bien d'autres textes reproduits dans *Interventions*, Flammarion, 1998). Dans les *Particules élémentaires*, nous apprenons, par ailleurs qu'il n'y a que deux postures dans lesquelles on puisse prétendre à quelque effet sur l'Histoire : celle du *révolutionnaire* et celle du *prophète*. De son côté, Dantec définit le « poète-philosophe » à venir comme un « prophète sorti du désert pour venir fustiger les idoles » (« un authentique saboteur métaphysique »).

A bien y réfléchir, s'il y a quelque chose qui réunit Dantec et Houellebecq, c'est bien cela : ce ne sont pas des révolutionnaires, ce sont des prophètes. Comme tous les prophètes, on dresse leurs icônes et comme tous les prophètes, ils sont « en manque » de métaphysique (manque, dont on nous dit qu'il pourrait *aussi bien* s'appeler : affectif, social ou religieux). Ils se méfient donc évidemment des solutions toutes faites, des idoles. Ils attendent et annoncent quelque chose de profondément nouveau, quelque chose qui, par principe, ne se laisse pas encore formuler, surtout pas par les « soi-disant philosophes ».

Il y aurait beaucoup à dire sur cette posture. D'un point de vue politique d'abord : le style prophétique n'est-il pas un des avatars bien connus (au moins outre-atlantique) de la politique-spectacle ? Comment échapper à ce danger ? Ou plus littéraire : quel est ce « réel » dont cette prophétie se réclame ? Qu'est-ce qu'elle fabrique ? Comment peut-elle faire l'économie d'un débat sur les modalités de la « représentation » (quand j'entends le mot « écriture », dit en substance Houellebecq, je sais que c'est le moment de se détendre un peu et de commander une autre bière) ? Ou plutôt historique : l'esprit « fin de siècle », la « nouvelle Ève », le Grand Soir... l'histoire se répéterait-elle, une fois n'est pas coutume, sur le mode de la parodie ? Ou encore sociologique : l'étonnant succès de cette attitude ne rencontre-t-elle pas une attente du « public » ? Quel est le statut de sa prétendue provocation contre les pharisiens et les gardiens du Temple ? Comment échapper aux facilités du populisme ? etc.

**M**ais d'abord un constat : ces débats n'ont pas vraiment eu lieu. Le fait est d'autant plus surprenant que, comme tous les prophètes, nos deux auteurs ont une conception assez dogmatique, sinon guerrière, de leur fonction. Ils ne reculent pas devant les anathèmes, ni devant la polémique. Pour prendre un exemple qui ne déchaîne pas trop les passions : ils dénigrent évidemment tout type de « formalisme » (les « formalistes-Minuit » est-il précisé), nécessairement perdu dans les jeux du langage et aveugle à ce qui se passe vraiment, au « réel ». D'où le slogan schopenhauerien repris par Houellebecq : « La première – et pratiquement la seule – condition d'un

**HOUELLEBECQ S'EN VA-T-EN GUERRE**

L'Atelier du roman n°23, septembre 2000.  
Ed. La Table ronde, 75 F.

Dans sa dernière livraison, *L'Atelier du roman* publie un texte de Michel Houellebecq, *La privatisation du monde*. Le prétexte en est le roman de Frédéric Beigbeder, *99 francs*, qui vient de révéler au monde éberlué que les publicitaires, dont il fait partie, nous prennent globalement pour des demeurés, ce que l'on avait jusqu'alors jamais osé envisager.

Ce texte est intéressant en ce qu'il est symptomatique. Le roman de Beigbeder, pur produit marketing, est réputé par la critique, et plus généralement le système médiatique, insolent, hardi, terriblement subversif. La preuve ? L'auteur s'est fait virer comme un malpropre de l'agence de pub multinationale qui l'employait depuis dix ans. Premier acte.

Deuxième acte. Houellebecq s'empare du livre, lui tresse quelques amabilités d'usage : « 99 francs regorge de proesses sémantico-verbales. » On est dans le registre héroïque. « Le titre est un concept (un concept pertinent, voire génial : donner comme titre à un livre son prix de vente, c'est exprimer avec franchise la nature d'un monde où la réalité ultime, c'est l'argent). » Bravo pour la franchise et la perspicacité. Etc.

Troisième acte. En avançant dans la lecture, on mesure que l'article de Houellebecq n'est pas l'acte désintéressé d'un bon copain, ou d'un lecteur admiratif : c'est une forme achevée de vampirisation. Le roman de Beigbeder est vachard, gentiment subversif, très fils de bonne famille, consommable à condition de ne pas être trop regardant sur la qualité de fabrication et sur le fond de pensée qui s'y exprime. Mais cela ne suffit pas. Il faut à



Michel Houellebecq

FRANÇOIS MORENOU/LE MONDE

Houellebecq être *grunge* et *trash* pour entretenir son fond d'épicerie, assez peu ragoutant au demeurant. Il faut, même brièvement, récrire *99 francs* pour montrer au blanc-bec qui c'est Raoul. Eloignez les enfants, voilà un extrait : « Avant de lécher le cul des petites filles qu'il venait de capturer, Marc Dutroux aimait à verser sur leur anus du yaourt liquide au bifidus DANONE. » Restons-en là, n'abusons pas des bonnes choses. Flûtement gonflé, hein ? L'article est en somme un condensé du

« système » de Houellebecq : un semblant de réflexion enfonçant des portes ouvertes, sorte de synthèse de *Science et vie* et d'*Union*, et pour finir, nettoyage du terrain à l'artillerie lourde et au napalm. C'était la clef des *Particules élémentaires*, dont se détectèrent tant de gogos.

Vers la fin, le prophète lance l'anathème et se fait menaçant envers ses ennemis, en vrac La Pen, la LICRA, l'Espace du Possible, la famille Godard (?), Danone : « Je considère dorénavant tous ces gens, indistinctement et au prix d'un amalgame rapide mais juste, comme des ennemis ; je me ferai une joie, à l'avenir, de les insulter, de les diffamer, de porter publiquement atteinte à leur réputation, de leur infliger dans la mesure de mes moyens des dommages matériels ou moraux irréversibles. » En vérité je vous le dis, tous ces gens n'ont qu'à bien se tenir.

Bernard Fauconnier

bon style, c'est d'avoir quelque chose à dire ». C'est certainement le lieu où l'on constate avec le plus de crainte à quel point la « société marchande » empêche le débat d'advenir, voire l'étouffe quand il advient, et assigne nos deux auteurs à une résidence étroitement surveillée : celle du trublion, de l'agitateur (dont ils s'acquittent d'ailleurs avec un zèle certain) – comme si la littérature ne pouvait plus avoir d'autre rôle à jouer. On débat assurément, mais peut-être pas au bon endroit.

Notre époque, c'est bien connu, a la mémoire courte. Elle pense qu'elle en a fini avec les grands débats idéologiques, alors qu'elle distille secrètement le plus lénifiant « système d'illusions pour nous protéger du Néant ». Qu'on nous permette donc, pour finir, de mener les interrogations sur un autre front que celui où il est attendu. Moins divertissant peut-être, mais non moins intéressant. En rappelant, par exemple, ce que Nizan disait de Céline, après avoir constaté qu'il lui manquait justement l'esprit de la *révolution*, c'est-à-dire « l'explication vraie des misères qu'il dénonce » : « Cette révolte pure peut le mener n'importe où : parmi nous, contre nous, ou nulle part ». Cela pour le problème *politique* que pose

toute littérature prophétique si elle ne veut pas être révolutionnaire.

A moins qu'il ne faille tendre l'oreille aux réponses de l'accusé : « Les idées rien n'est plus vulgaire. Les encyclopédies sont pleines d'idées, il y en a quarante volumes, énormes, remplis d'idées. Très bonnes, d'ailleurs. Excellentes. Qui ont fait leur temps. Mais ce n'est pas la question. Ce n'est pas mon domaine, les idées, les messages. Je ne suis pas un homme à message. Je suis un homme à style. Le style, dame, tout le monde s'arrête devant, personne n'y vient à ce truc-là. Parce que c'est un boulot très dur. » Et l'on se plaît à rêver que notre époque si friande de polémiques littéraires finisse par entendre ces deux questions, où « tant d'autres se résolvent », celle de la *vérité* et celle du *style*.

Et l'on se plaît à rêver d'écrivains qui veuillent bien user de leur pouvoir pour mener ces questions sur le devant de la scène, plutôt que de lutter contre de vains fantômes.

« L'homme noble exige que son ennemi lui soit comme une distinction, il ne supporte pas d'autre ennemi que celui chez qui il n'y a rien à mépriser et *beaucoup* à vénérer ! » (Nietzsche).